# DANIÈLE MARTINEZ

PAR PASCALE DEWAMBRECHIES

QUE DIT-ON DE L'ENTIÈRETÉ D'UN ÊTRE que les mots ne réduisent ? Aimée et détestée, lumineuse, mais sombre, simple, complexe, tendre, mais dure, généreuse et égoïste, modeste, mais orgueilleuse, exigeante, tolérante… Elle fait l'unanimité sur un point : elle est une femme hors norme !

Il est impossible de parler de Danièle Martinez à la Base sous-marine sans essayer de retracer le parcours de sa vie, sans chercher à comprendre les étapes qui l'y ont conduite.

Mars 1961. C'est une photo en noir et blanc. Très belle. Très nette. Une photo de classe, celle de la 5e 2 classique du collège de Blaye. Les élèves, quinze filles, douze garçons, entourent les professeurs. Au deuxième rang, quatrième en partant de la gauche, presque au centre, elle est là. Nous ne voyons qu'elle. Elle se tient, comme ses camarades, bien droite, mais alors qu'ils sont près les uns des autres, que pour la plupart d'entre eux leurs épaules se touchent, elle est isolée des deux garçons qui l'entourent, un grand costaud et un petit à lunettes qui a mis une cravate pour l'occasion. On imagine bien le photographe soucieux de rendre harmonieuse sa composition. Ils sont dix au troisième rang, mais seulement neuf au deuxième. Il faut donc séparer davantage ceux qui sont au centre. Que ce soit elle que l'on isole des autres n'est pas un hasard. Elle est dans le groupe et déjà elle est à part. Tous, professeurs et élèves, regardent fixement l'objectif, sauf elle. Son regard est légèrement décentré, un peu lointain, un peu au-delà. Sur un cliché en noir et blanc, des yeux dont on ne peut savoir qu'ils sont d'un vert lumineux, étincelant. Le nez est droit, la bouche pulpeuse voire moqueuse, et les joues aux rondeurs de l'enfance encadrées par des cheveux noirs que l'on devine épais et dont la coupe courte dessine une frange sur le large front. Incontestablement, c'est une très belle enfant. La presque adolescente laisse voir toute la beauté de la femme en devenir.

Comme elle donne à voir ce que nous, avec le recul, savons d'elle ! À l'ébauche de la liste ci-dessus, ajoutons la saisissante beauté, la rébellion, l'intelligence, l'exubérance, l'originalité, l'empathie, mais aussi comme on le sait, la dureté, l'intransigeance, la fulgurance des colères, la capacité à être injuste… Nouvel inventaire de qualificatifs qui ne saurait être exhaustif et ne peut cerner cette personnalité exceptionnelle. Aucun d'entre eux jamais ne le pourra, car chercher à les dire tous, serait chercher à enfermer cette femme, la nier tant elle a l'indépendance et la soif de liberté chevillées à l'âme et au corps !





La classe de 5e classique du collège de Blaye, en mars 1961 : Danièle est placée quatrième, au deuxième rang. Coll. part.







En 1961, Blaye est une petite bourgade en bordure de l'estuaire, située au nord-ouest de la Gironde, célèbre pour sa citadelle. C'est là que le 18 juillet 1948, Danièle voit le jour. Fille de Gérard et Liliane Mager, elle est l'aînée d'une future fratrie de quatre, puis cinq enfants (un demi-frère viendra tardivement). Dès sa naissance, les relations, si elles sont fusionnelles avec sa mère, sont complexes et même détestables avec son père, qui ne s'intéresse pas beaucoup à cette nouvelle venue. Est-il jaloux de l'amour entre la mère et l'enfant ? Nous sommes en 1948, espérait-il un garçon ? L'histoire ne le dit pas, toujours est-il que les relations entre le père et la fille iront jusqu'à une détestation commune. Pour l'heure, Danièle est en 5e et quand elle n'est pas au collège, elle retrouve son amie Huguette Godet. Elles ne sont pas du même milieu social, et si Danièle a déjà une idée précise de la différence de classes, Huguette, bien que fille de bourgeois a su conquérir (à moins que ce ne soit l'inverse) l'amitié de Danièle. Ainsi l'année précédente, la grande maison familiale d'Huguette, à la sortie de Blaye, a servi de décor pour le tournage de *Moderato Cantabile*, de Peter Brook, avec Jeanne Moreau et Jean-Paul Belmondo[1]. Tout permet de penser que Danièle a pu, grâce à son amie, assister au tournage. Il semblerait même qu'une preuve photographique existe, introuvable à ce jour. Peu importe, contentons-nous de la légende. En 1963, pour quitter non seulement une famille qui l'étouffe, mais aussi une cité étriquée où elle ne peut exprimer sa volonté d'autonomie, elle va, à l'époque où la majorité est à vingt-et-un an, se faire émanciper à quinze !

Pendant les trois années qui suivent, les éléments de sa vie manquent à sa biographie. Travaille-t-elle ? Étudie-t-elle ? Où vit-elle ? Nul ne sait.

Il faut, pour retrouver le fil de son itinéraire, attendre l'arrivée de sa mère tant aimée et de ses sœurs à Pessac pour ce que l'on nommerait à présent un regroupement familial. Il est néanmoins partial puisque ses parents se sont séparés et que le frère est resté avec son père. Le divorce des parents a été difficile, les esprits bien-pensants se sont déchaînés contre la femme qui soudain ne s'est plus soumise, qui soudain a osé tourner le dos au mari jaloux, au père dont on dirait aujourd'hui qu'il souffrait d'une addiction à l'alcool. Liliane a encaissé les coups durs, les lettres diffamantes, mais n'a pas cédé, ne s'est pas retournée, s'est battue pour récupérer ses enfants et y est parvenue. Danièle n'en a que plus d'admiration pour cette mère qui, face à l'adversité, ne plie pas. C'est au souvenir de ce combat dont elle sait le prix, à la source de son féminisme, que l'on peut voir le franchissement d'une première étape. Une nouvelle famille se forme dont Danièle est l'aînée admirée. Mère et fille retrouvent au quotidien leurs échanges fusionnels.

Avant de quitter définitivement Blaye, il faut se remémorer une anecdote. Pendant les trois premières années sa vie, Liliane est employée de maison dans une famille de propriétaires viticoles. Elle vient chaque jour accompagnée de la petite fille qui joue avec les enfants dont l'aînée, Bérangère, devient l'amie, de même que la mère de cette dernière et Liliane entretiennent une relation fondée sur un profond respect mutuel. Cinquante ans plus tard, Danièle et Bérangère se retrouveront incidemment. Bérangère rapporte que dans un état d'émotion indéfinissable Danièle évoquera ce souvenir dont elle dira que ce furent« les plus belles années de son enfance ». De zéro à trois ans, elles ne furent pas bien nombreuses, ces années, et l'on comprend mieux le regard un peu lointain, un peu voilé d'une diffuse tristesse de la jeune adolescente sur la photo de classe.

1. D'après le roman éponyme de Marguerite Duras.

Mais la famille est désormais réunie, et peut regarder vers l'avenir.

Le regard de Danièle, lui, n'a qu'à traverser la rue. En face de l'appartement, un couple pied-noir d'Algérie tient le bureau de tabac-presse. Quand ils ne sont pas à leurs études, les deux fils René et Marcel aident au commerce. Entre René et Danièle, c'est le coup de foudre ! Sa famille à peine recomposée, Danièle en trouve une nouvelle ! Marcel se souvient : « Elle était toujours là, mon père ne se déridait qu'avec elle, elle faisait entrer le soleil dans la maison, elle était lumineuse. » Danièle et René savent-ils d'emblée qu'ils sont en train de sceller leur destin à jamais ? Les faits sont là, ils ne se quitteront plus. René suit des études, il obtiendra un doctorat, Danièle a trouvé un travail, elle décore des vitrines de magasins à Bordeaux. Ce tout premier contact avec la décoration lui donne le goût du théâtre, de mise en scène, de la mise en espace qu'elle cultivera toute sa vie. Deuxième étape d'un parcours qui la conduira à la Base sous-marine. Mais nous en sommes encore loin !

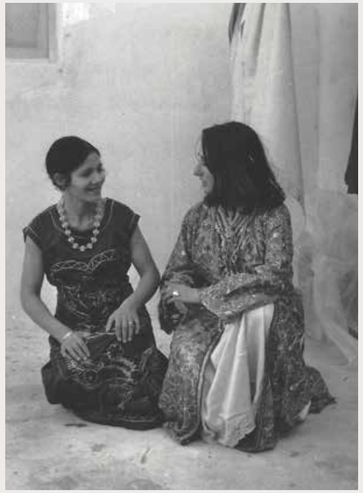
Pour l'heure, les amoureux s'envolent vers l'Afrique. René fait plus que partager avec Danièle ses sensations d'Algérie, il lui transmet son amour pour la terre méditerranéenne qui, en elle, n'aura de cesse de grandir. Son amour deviendra passion pour la terre sèche, les soleils brûlants, les eaux transparentes et plus encore pour ses habitants, les femmes en particulier. Il suffit de voir Danièle au milieu d'elles, de fixer son regard sur les photos qui la montrent le visage à demi couvert par l'*haick*[2], pour saisir sa volonté de comprendre au plus profond une culture différente de la sienne, une culture dont elle veut saisir les codes. René est coopérant ; Danièle travaille chez un architecte, Pietro Tomba. À ses côtés, elle affine son sens de l'organisation, son souci de la perfection, apprend à ne laisser aucun détail de côté. Dans un projet bien préparé, il n'est de place pour le hasard. Maîtrise, exigence, rigueur.

Toutes les photos de cette époque les montrent heureux, joyeux, amoureux l'un de l'autre, mais aussi de leur jeunesse, de la vie qu'ils mènent. Qu'est-ce qui, dès lors, mieux que la terre d'enfance de René devenue la terre d'adoption de Danièle peut être témoin de leur engagement l'un pour l'autre ? Il n'y a que l'Algérie qui puisse sceller leur union, le couple se marie au consulat d'Alger le 8 juillet 1974. Indéfectible pacte de deux êtres dont un ami dira qu'ils étaient « une redoutable créature rhétorique bicéphale » et « tous les deux mus par une force d'une grande intensité[3] ». De retour en France l'année suivante, ils s'installent à nouveau à Pessac dans un appartement à Saige Formanoir. Cet ensemble HLM est récemment sorti de terre sous l'égide du grand prix de Rome Jean Dubuisson et de l'architecte Francisque Perrier. Ils emménagent dans un appartement bien conçu, aux pièces vastes et lumineuses qui offre « tout » le confort moderne. Sur les photos, la jeune femme est souriante. On devine néanmoins, un zeste de mélancolie dans le vert de ses yeux. Regret d'Algérie ? Regret de l'enfant qu'elle n'aura jamais ? Une blessure profonde dont la femme parlera peu, mais ne cachera pas la violence. Plus tard, sa nièce Jenny, fille de sa jeune sœur Ariane, viendra apaiser cette absence. Jenny accompagnera le couple dans de nombreux voyages et garde de tous ces moments partagés le souvenir de la joie de vivre et de l'humour qui les animaient…

2. Voile porté par les femmes d'Algérie.
3. Daniel Roy.








**EN HAUT À GAUCHE** René et Danièle Martinez en Algérie.

**EN HAUT À DROITE** Danièle Martinez en Algérie.

**EN BAS À GAUCHE** Danièle Martinez dans l'appartement de Saige-Formanoir Pessac.






**À GAUCHE** Le catalogue du premier Salon du Livre de Bordeaux.

**À DROITE** Jean-Marie Planes et Danièle Martinez près du Hangar 5, accueillant alors le Salon du Livre, octobre 1987.

**PAGE DE DROITE** Rencontre à la bibliothèque avec les collégiens.

4. Ministre de la Culture de mai 1981 à mars 1986 et de mai 1988 à mars 1993.
5. Équivalent à 34 972 € en 2021.
6. Fondateur de la Machine à lire, librairie bordelaise.
7. Directeur commercial de la librairie Mollat.
8. Directeur du centre régional des Lettres.

À Formanoir, Danièle et René font la connaissance de Michel Mazon, dont les parents président le Centre social et ont créé l'Amicale des locataires. Les trois amis deviennent inséparables. Communiste, Michel est libraire, René enseigne à l'université et Danièle, employée par la mairie, travaille à la bibliothèque. Son aventure passionnelle avec le livre commence. Troisième étape ! Nous sommes en 1982 et Jack Lang[4] veut promouvoir la culture en entreprise. Cela tombe bien, car Danièle et Michel ont un projet d'animation autour du livre. Ils reçoivent un excellent accueil de la DRAC et sont propulsés à la direction du « Centre aquitain pour la promotion du livre », doté d'un budget interministériel de 100 000 francs[5] avec comme objet : « faire évoluer les bibliothèques en entreprise ». En même temps, très certainement pilotée, en tout cas voulue par l'inébranlable énergie de Danièle, naît l'idée d'un salon du livre à Pessac. Il verra le jour en 1985 et ne fera l'objet que d'une seule édition. Danièle ne s'entend pas avec le maire adjoint élu à la culture, ils n'ont pas l'un pour l'autre l'estime réciproque indispensable à la réussite de l'entreprise. Cette mésentente sera à l'origine du salon de Bordeaux. Car il apparaît, pour ceux qui en doutaient encore, que le mot renoncement est banni du vocabulaire de la jeune femme de trente-sept ans.

Sans doute a-t-elle pensé « Pourquoi pas Bordeaux ! », tant aucune conquête ne lui fait peur.

Fort du galop d'essai pessacais, le projet de Danièle est déjà bien conçu. Elle sait qu'elle peut faire un grand salon. Accompagnée de Michel Mazon, Henri Martin[6], Jean Lafforgue[7] et Éric des Garets[8], elle se rend chez Jean-Marie Planes, alors à la tête des « nouvelles conférences de Bordeaux ». Il est pour Danièle





la personne tout à fait idoine pour présider la nouvelle association du salon du livre de Bordeaux, soutenue par le maire Jacques Chaban-Delmas. Dès la première édition, les 2, 3 et 4 octobre 1987, le salon n'est pas une réussite, c'est un triomphe ! Sur la couverture du catalogue, on peut lire « 200 auteurs signent à la galerie Tatry ». De Tahar Ben Jelloun à Jean Lacouture, de Louis Calaferte à André Comte-Sponville, mais aussi de Marie Cardinal à Madeleine Chapsal sans oublier Christine Clerc ou Régine Desforges (pour n'en citer que quelques-uns), ils sont là, Parisiens, mais aussi autrices et auteurs régionaux, maisons d'édition nationales et locales. Ainsi Gallimard est sur le stand Mollat tandis que les éditions du Seuil trônent à La Machine à Lire. Pas un éditeur, pas un libraire ne sont oubliés. Et s'il est devenu aujourd'hui plus naturel de les citer, Danièle Martinez fait la part belle aux traducteurs et traductrices dès 1987, donne la parole aux lecteurs, aux lectrices, n'oublie personne et surtout pas la jeunesse, à laquelle le salon fait une belle place. Il faut dire que Danièle connaît bien ce public : au sein des éditions du Mascaret fondées par le trio initial qu'elle compose avec René et Michel, c'est elle qui s'occupe de ce segment. Dans les allées, les échanges sont joyeux, dans les espaces dédiés, les débats parfois houleux. Il fait chaud. On se bouscule devant et entre les stands. Il apparaît d'emblée que les murs de la galerie Tatry ne suffiront pas à contenir l'effervescence d'un public aussi enthousiaste que venu en nombre. Dès la première année, le salon du livre de Bordeaux devient l'Évènement. Il faut y être, il faut en être !














**PAGE DE GAUCHE** Danièle Martinez avec Jean-Claude Gal.

**EN HAUT À DROITE** Exposition Roland Barthes écrivain, salon du livre, 1993.

**CI-DESSUS** Exposition « Les écritures de Jean Giono » : catalogue sur papier kraft et panneaux, salon du livre, 1995.

9. Jean-Marie Planes.
10. Futur directeur du théâtre de Clermont-Ferrand, auteur, essayiste.
11. Fondatrice et directrice de la galerie « Arrêt sur l'Image ».

Trouver un nouveau lieu s'avère indispensable. René Lafforgue évoque l'idée d'un des nombreux hangars qui jalonnent la Garonne. Ce sera le 5. « Il fallait le talent extravagant de Danièle Martinez pour faire d'une quasi-ruine un lieu pour accueillir un salon[9]. » Tout est contenu dans ces deux concepts, talent et extravagance. En effet, Danièle ne manque ni de l'un ni de l'autre, et plus le défi est difficile à relever, plus elle est stimulée, plus elle s'y attelle. Entourée des meilleurs, épuisée et épuisant ses équipes, elle déborde d'inventivité, elle fait et défait, elle invective, elle cajole, elle supplie, elle exige. Rien n'est trop beau, rien n'est assez pour le public. Accompagnée de René et de Jean-Claude Gal[10], parfois du président ou d'autres membres du bureau, elle se rend dans de nombreux pays d'Europe et du bassin méditerranéen à la recherche de l'auteur encore inconnu. Le jeune Jean-Claude est fasciné par cette femme qui le dévore, mais le fait grandir, l'aide à devenir lui-même, lui fait découvrir la littérature qui marquera et guidera sa vie. Elle est son pygmalion, il est son traducteur de l'italien vers le français, le costumier, le collaborateur privilégié. Il deviendra homme de théâtre, insatiable lecteur de Duras que Danièle lui a fait connaître. Durant quelques années, le trio qu'il forme avec le couple est inséparable. Il dira : « elle m'a tout appris. Je lui dois tout. » Car Danièle est ainsi, elle nourrit sans réserve ceux… dont elle se nourrit. De 1987 à 1999, année après année, les visiteurs éblouis se rendront à l'incontournable salon de Bordeaux pour s'abreuver non seulement de livres, de conférences, de débats, mais aussi d'expositions ! Les premières, d'une longue série qui se poursuivra à la Base, sont photographiques. Elle les monte avec Nathalie Lamire-Fabre[11], pourvoyeuse infatigable des plus grands talents dans ce champ artistique : celle des objets, textes, et costumes du théâtre de Jean Vilar pour lequel elle avait la plus grande des admirations ; celle sur Roland Barthes pour laquelle elle ira jusqu'à Urt, auprès du frère, dénicher des inédits ; sans oublier pour rendre hommage à l'Espagne, celle des robes sévillanes, qu'elle va chiner dans les boutiques pour drag queens du Marais avec Jean-Claude et celle nécessitant des tonnes de sable qu'elle fit déverser dans les allées pour donner au salon des couleurs de sa chère terre méditerranéenne, et l'on en passe ! Elle travaille d'arrache-pied, rien ne lui résiste, elle rend tout possible. C'est dans cette diversité d'approches toujours renouvelée et dans cette infatigable créativité qu'il faut puiser année après année la réussite des éditions du salon. Chaque saison, la nouveauté, l'inattendu viennent cueillir à l'estomac le visiteur le plus blasé.  Infaisable, je ne sais pas, non, peut-être… sont pour Danièle Martinez des locutions impossibles à entendre.

Cependant, les plus belles aventures ont une fin. Le salon s'essouffle, certains compagnons de la première heure ont quitté le navire Il est possible que quelques luttes intestines aient fatigué les plus dévoué ; peut-être Danièle a-t-elle le sentiment d'avoir tout donné et de n'avoir plus rien ni à glaner ni à inventer… Jacques Chaban-Delmas n'est plus là, la nouvelle équipe municipale témoigne moins d'intérêt pour la manifestation, peut-être faut-il passer à autre chose ? Chacun a son explication, chacun sa vision. Danièle, elle, est prête à franchir une nouvelle étape.

Au cours des années précédentes, tout en menant tambour battant « son » salon, elle a passé le concours de « rédacteur administratif ». Elle est donc fonctionnaire. À ce titre, la nouvelle mairie envisage de lui confier une action auprès des personnes âgées ! Si elle n'a rien contre ces dernières, et aurait sûrement mis au point de nouvelles méthodes d'accompagnement du troisième voire du quatrième âge, c'est mal la connaître ! ërsonne ne peut l'éloigner de l'idée qu'elle se fait de sa mission culturelle. Elle a déjà jeté son dévolu






sur la Base sous-marine. Elle fera avec acharnement, sans jamais renoncer, sans jamais plier, le siège de la mairie bordelaise jusqu'à l'obtention de ce bâtiment unique, à l'échelle de sa démesure. Car Danièle Martinez a une vision, elle sait ce qu'elle veut, elle sait ce qu'elle peut faire de cette bâtisse hors norme, chargée de sa douloureuse histoire. Qui mieux qu'elle pour la faire entrer dans le monde contemporain, rendre aux Girondins la noblesse de ceux qui la construisirent malgré eux, de ceux qui y laissèrent leur vie, et même, pour certains, leur corps enfermé dans le béton mortifère, ceux qui la rendirent indestructible ? Il faut une femme qui n'a peur de rien, une femme qui sait que seule la culture peut réconcilier les hommes et leur passé, les hommes et leur histoire, les hommes et leur douleur. Il faut Danièle Martinez. Durant quinze ans, jour et nuit Danièle va vivre pour la Base. Entourée d'une toute petite équipe et d'une poignée de bénévoles dévoués elle va faire revivre ce lieu dont la noire obscurité renferme les souvenirs, l'humidité suinte le long des murs, l'eau silencieuse des bassins dit les douleurs passées. Elle va mettre en valeur les artistes les plus connus comme les plus ignorés. Animée de la même inébranlable volonté de servir un public qui vient toujours plus nombreux, toujours plus avide de savoir, de découverte inassouvie de culture artistique. Elle fera la part belle aux artistes internationaux, mais jamais n'oubliera ceux qui œuvrent plus discrètement sur le territoire aquitain. Elle les mettra en lumière, les mettra en musique, les magnifiera. Photographes, plasticiens, peintres, sculpteurs, ils seront nombreux à dire « La Base a été ma plus belle exposition » et les visiteurs toujours plus enthousiastes noirciront de leurs éloges les livres d'or trouvés à l'entrée de chaque exposition.

Danièle Martinez n'a pas fait de la Base sous-marine un musée, elle en a fait un centre de tous les arts. Ainsi y fait-elle entrer aussi la musique. Elle conçoit avec Philippe Méziat « Jazz à la Base ». Pendant trois jours, plusieurs milliers de passionnés écouteront les plus grands jazzmen (derrière lesquels, tandis qu'ils jouent devant les bassins, le soleil se couche) et visionneront les meilleurs films. Elle y invite le théâtre, avec des artistes confirmés tel Laurent Laffargue, mais n'hésite pas, en 2011, à donner sa chance à une compagnie inconnue et sa jeune metteuse en scène de 22 ans présentant un spectacle sur la transidentité. Elle y refait entrer l'Histoire rendant, grâce aux photos de Centelles, leurs lettres de noblesse à tous les républicains espagnols réfugiés de la guerre civile qui n'ont eu d'autre choix que de construire un lieu de mort. À cette occasion elle organisera un concert de Paco Ibáñez, resté célèbre dans l'esprit de tous ceux qui ont eu la chance d'y assister. Accompagnée de sa fidèle collaboratrice, Adélaïde Sieber, elle ira à la rencontre des jeunes publics. Pédagogue innée, elle se rendra dans les classes des plus petits auxquels elle offrira l'univers féérique de Federica Matta, mais aussi des plus grands dont l'un d'eux lui dira « L'esclavage, ça n'a pas existé ». Elle montera alors une exposition d'art africain et prendra sans relâche le temps d'expliquer, de démontrer, de transmettre la puissance de la connaissance.

Il faut saisir la manière dont Danièle Martinez travaillait. Tout d'abord, c'est elle qui choisissait l'artiste, se rendait autant de fois que nécessaire, avec Adélaïde Sieber, à son atelier, conduisait autant d'entretiens que jugés indispensables, réfléchissait, questionnait, revenait à la charge, refusait des œuvres au grand étonnement de l'artiste qui les avait lui-même sélectionnées[12], procrastinait pendant des jours et des jours voire davantage, se battait pour obtenir ce dont elle avait besoin, faisait et défaisait un accrochage, un éclairage, jusqu'à l'ultime seconde avant le vernissage, entourée de son équipe aussi fière du travail accompli qu'épuisée, reconnaissant une fois de plus que « Madame » Martinez avait eu raison.

EN HAUT Jazz à la Base.

AU CENTRE concert de Paco Ibáñez.

PAGE DE DROITE Danièle Martinez pendant le montage de l'exposition « Jean-Michel Fauquet Images telluriques », 2010

12. Compagnie La Rétrogarde, Pauline Rousseau, « Éther ».











PAGE DE GAUCHE « Les jardins dévoilés ».

EN HAUT DE GAUCHE À DROITE Adélaïde Sieber, Danièle Martinez, Pierre Clerk et René Martinez- Préparation de l'exposition « Pierre Clerk/Couleur, forme, espace », 2011.

EN BAS Danièle et René Martinez.

Comme elle eut raison de donner enfin à voir les jardins ! Qui peut, face à ce monstre de béton, penser jardins ? Elle, bien sûr ! Et ils sont bien là. Sur les toits de la Base, la nature que rien n'arrête a repris ses droits. Un arbre a poussé dans l'unique excavation creusée par une bombe anglaise qui ne put, plus que les autres, détruire cette forteresse. Des herbes pas toutes folles, des fleurs, des plantes, mais aussi leurs habitants, oiseaux, insectes, rongeurs et chats errants ont élu domicile à mi-chemin entre la terre et les ciels changeants d'Aquitaine. La paix y règne, y accéder est difficile, mais Danièle veut néanmoins les montrer. Elle offre à quatre photographes un sujet de méditation, leur donne carte blanche pour une exposition qu'elle intitulera « Les jardins dévoilés ». De ce projet qu'elle a mûri pendant dix ans, l'un d'eux dira qu'il est son testament.

Tout de ce que fit Danièle à la Base ne saurait être dit tant la tâche accomplie fut multiple, généreuse, novatrice, au service de la culture, mais aussi du public, et plus encore au service de la Base. Peut-être ne dit-on pas assez qu'elle a fait un travail de réconciliation, celle d'un lieu chargé de l'Histoire dans ce qu'elle a de plus noir avec l'Histoire dans ce qu'elle peut donner de plus lumineux, par le seul moyen à ses yeux possible : la culture.

En 2015, il est pourtant l'heure de quitter le navire. Danièle sait que personne ne pourra – ne voudra – comme elle, investir ce lieu. Il faut tourner la page. Mais elle n'est pas femme à laisser en plan une œuvre inachevée, à refermer les lourds battants d'acier sur le néant. Elle réfléchit, cherche, se renseigne. Pour elle, une seule perspective : la Base doit devenir l'écrin d'un projet radicalement différent. Elle entend parler de Culturespaces, se rend aux Baux-de-Provence, découvre non seulement l'exposition « Les Géants de la Renaissance », mais aussi que la transmission peut se faire via le numérique. C'est l'un des avenirs possibles ! Elle rencontre le directeur du lieu, Augustin de Cointet, qui lui suggère de revenir sur le site avec le maire de Bordeaux qu'il se fait fort, *in situ*, de convaincre de la nécessité d'un nouveau projet municipal pour la Base. Qu'à cela ne tienne ! Danièle fait le siège du cabinet jusqu'à ce qu'elle retourne aux Baux-de-Provence avec Alain Juppé. Séduit par le projet et probablement confiant en l'intuition de Danièle, il accepte que celui-ci soit déposé. Il faut néanmoins attendre le résultat de l'appel d'offres. Enfin le verdict tombe : le projet de Culturespaces est retenu. Mission accomplie. On connaît la suite, première exposition, Klimt sur les murs de la Base, les bassins de lumières sont nés, 40 000 visiteurs en quelques semaines. Danièle visionnaire ! Ultime étape de son itinéraire à travers le monde des arts.

Danièle, cependant, ne verra pas la réalisation du dernier projet qu'elle a initié. Elle s'éteint le 12 février 2017 des suites d'un cancer. Elle part avant le grand amour de sa vie. Elle part avant René. Il la suivra peu après. Dans son cercueil, chacun emportera les lettres de l'autre. Celles qu'ils n'ont jamais cessé de s'adresser. Danièle a choisi de partir la première pour ne pas avoir à dire comme Beauvoir à la disparition de Sartre : « Sa mort nous sépare, ma mort ne nous réunira pas, c'est ainsi. Il est déjà bien beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder. »

Danièle cacha ses blessures derrière ses flamboyances, ses fragilités derrière ses exubérances, ses ignorances derrière ses exigences et sa soif de reconnaissance derrière un travail acharné. *In fine*, elle servit les artistes, *in fine* elle fit de la Base sous-marine de Bordeaux un haut lieu muséal au service du public, elle rendit accessible l'art et la culture à ceux qui croient ne pouvoir accéder ni à l'un ni à l'autre. Ne disait-elle pas « Tant que je dirigerai la Base, l'accès en sera gratuit » ? Et il le fut, quand l'entrée d'autres musées devenait payante ! Tous en jouirent, ils furent des dizaines de milliers à ne rater pour rien au monde une « expo de la Base ». Si Jean Vilar, son maître, disait « J'ai fait pour mon époque le théâtre de mon temps », alors Danièle Martinez a fait pour son époque la Base de son temps. Nulle autre qu'elle ne pouvait accomplir cette tâche unique !

Le rideau est tombé, les paroles sont retournées au silence. Il reste le souvenir d'une femme qui, grâce à l'art qu'elle nous donna à partager, rendit nos vies plus intéressantes que l'art.

Bordeaux, 2021

